

Extrait du livre de Max-Pol Fouchet:

321

"La France au cœur" (Charlot 1944)

"La France au cœur"
Édit Charlot-1944 321

Max Paul Fouchet
"La France au cœur"

UNE LEÇON DE CONSCIENCE

Janvier 1942 -

M. André Gide est si parfait artiste du verbe et de la langue qu'on peut, à bon escient, juger son œuvre du point de vue de l'art. Lui-même a souhaité qu'on la juge ainsi, et, partant, c'est lui être fidèle que se conformer à ce vœu, comme s'y conforme, dans un livre remarquable, M. Jean Hytier. Il n'en demeure pas moins que la plupart des esprits de ma génération vont à Gide pour d'autres raisons que celles du style, non qu'ils négligent ou méconnaissent les questions d'esthétique, mais parce qu'ils savent trouver chez cet écrivain un singulier esprit où le leur peut puiser de quoi s'affermir.

D'aucuns, en lisant ces mots, ne sauront s'interdire de faciles plaisanteries ou de pharisiennes tartuferies. Ce n'est pourtant pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui, ne leur en déplaise, et quand nous parlons de l'exemple proposé par Gide, ce n'est pas tant parler de la philosophie de son œuvre que de sa manière d'être, de se conduire, de se tenir et de se maintenir à travers les événements. Il y a des époques où la façon de penser importe plus que la pensée même. Je crois fort que nous sommes à l'une de ces époques.

Me fais-je assez entendre ? Est-ce assez dire que l'heure commande à l'esprit de bien penser ? Et bien penser, qu'est-ce donc ? Assurément pas, comme le croit un vain peuple, de penser selon autrui, d'abandonner sa pensée propre à la générale. Dans les temps bouleversés, la grande tentation est, sinon de se renier, du moins de composer. L'expression dit bien ce qu'elle veut dire : être amené à composition signifie que l'on n'est plus absolument soi et que, du coup, ce qui faisait l'irremplaçable valeur d'un esprit : sa personnalité homogène, s'adultère à la façon de ces mélanges ou ersatz dans lesquels le produit à remplacer figure seulement pour une part infime. Nul ne gagne à ce genre d'adultère, où chacun s'engeigne à plaisir. Le devoir de l'esprit est donc un devoir de fidélité, de se garder des démissions tentantes, de ne céder à l'événement que dans la mesure où il éclaire, précise, donne plus de force et de lucidité. En fait, aujourd'hui, la conscience importe plus que jamais.

C'est bien une leçon de conscience que nous trouvons dans les « Interviews imaginaires », d'André Gide, publiées par le « Figaro littéraire ». L'interview exige, comme l'on sait, une demande et une réponse, la première conduisant l'enquête. Il est donc excellent d'imaginer que l'enquêteur est fictif, car l'entretien suivra très exactement la voie que l'interrogé veut lui donner. Ces interviews du « Figaro » sont une façon de monologue, ou plutôt le seraient absolument si leurs questions n'étaient de celles qu'on pourrait à présent poser à un grand écrivain.

En effet, ces monologues à deux voix, si j'ose dire, traitent, encore qu'ils s'en défendent, de nombreux problèmes actuels, et pas seulement de problèmes littéraires. Ils en traitent avec une intelligence maligne et parfois désinvolte, avec un grand sens des sujets interdits et une juvénile ouverture d'esprit, dans une langue à la fois grave et spirituelle, maniant avec un rare bonheur l'incidente, la pointe, et aussi le subtil silence. La responsabilité des lettres dans notre défaite est-elle en cause, que Gide réplique, au nom de l'écrivain, par un apologue congolais : « Pour traverser un vaste fleuve, s'étaient entassés dans une grande barque quantité de gens. La barque, trop chargée, s'enlisa. Il fallut procéder au débarquement de certains. On ne savait à qui s'en prendre. L'on remit à terre d'abord un gros commerçant, un avocat marron, un financier véreux, la tenancière d'un mauvais lieu. L'esquif restait pris dans la vase. En descendirent encore le directeur d'un tripot, un trafiquant d'esclaves et même quelques honnêtes gens. On ne démarrant jamais. Mais la barque s'allégeait pourtant et lorsqu'en sortit un missionnaire, maigre comme un clou, voici qu'elle se remit à flot. Les indigènes, alors, de s'écrier : « C'est lui ! Le Père de la Pesanteur ! Haro sur lui ! »

L'individualisme est-il sur la sellette ? Gide répond, s'autorisant de Goethe : « Goethe reste pour nous le plus parfait exemple d'un serviable individualisme. Je ne dis, parbleu ! pas : servile, mais serviable, prêt à servir. C'était un homme de devoir ; oui, de devoir envers soi-même. Son

apparent et évident égoïsme s'y ramène, s'y soumet. Ceux qui lui ont reproché cet égoïsme me semblent avoir mal compris l'austère exigence que le sain individualisme implique parfois. »

Et si Gide s'interroge sur les dangers que courraient l'intelligence et la moralité dans un certain état de l'humanité, le voici qui s'angoisse : « Le bonheur ! Le meilleur de l'homme ! le plus grand nombre !... Le sacrifice du meilleur de l'homme pour obtenir le plus grand nombre... »

On entend qu'il n'est pas dans nos intentions de suivre les méandres de ces entretiens et le voudrions-nous que nous l'interdirait le peu de place dont nous disposons. Nous tenons bien plus à souligner encore la leçon de conscience, de fidélité à soi-même dont témoignent ces « Interviews ». La France, certes, n'a rien à gagner de la démission des Français. Elle perdrait le meilleur de son âme si elle en venait à nier la diversité des esprits qui la composent. Elle se doit de représenter, aux yeux du monde, la liberté qui permet la recherche et la pensée, d'autant qu'elle sut toujours témoigner du bien-fondé de ce principe par des œuvres inépuisables. C'est donc un minimum de courage pour l'intellectuel d'aujourd'hui que ne rien renoncer de sa pensée personnelle.

Félicitons-nous de posséder encore la haute voix sans faiblesse d'un Gide, de sa vertu qui dicte ses paroles, et exigeons une semblable vertu de tous nos écrivains. « La raison pour laquelle j'exige de la vertu dans ceux qui doivent prononcer sur ces matières est, qu'après les lumières, ils ont besoin de courage. » La phrase est de Platon. Puisse-t-elle donner à réfléchir.

Janvier 1942.

écrit en
janvier 42

- pour André Gide, qui se
retrouvera dans ce livre, avec
l'affection profonde de

M. de P. J. J. J.

Nîmes, 9 juin 1944
